

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 } " " 14 " six mois.
 } " " 7 50 " trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFFITTE, BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HANAS, LAFFITTE, BULLIER
et C^o, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

18 février 1864.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les
dépêches télégraphiques suivantes :

Turin, 16 février.

Chambre des députés.

M. Sines déplore la situation des italiens, faisant partie de l'armée fédérale en Amérique, qui ont été faits prisonniers par les confédérés. Il demande s'il ne serait pas possible d'obtenir leur liberté. Le ministre des affaires étrangères répond qu'il ne peut pas employer de moyens officiels, le gouvernement du Sud n'étant pas reconnu, mais qu'il recourra à d'autres moyens pour obtenir ou leur liberté ou l'amélioration de leur sort.

Malte, 16 février.

Les derniers avis de Bombay constatent que la tranquillité est rétablie sur les frontières des Indes. La guerre paraît terminée.

Cadix, 16 février.

On a des avis de la Havane du 30 janvier, de San-Domingo du 23, de la Vera-Cruz du 21 et de Mexico du 13. Le général Bazaine avait fait son entrée à Guadalupe, le 3 janvier sans opposition. Les insurgés de San-Domingo étaient très découragés. La fièvre faisait des ravages dans l'armée espagnole. Il arrivait toujours de nouvelles troupes.

Madrid, 16 février, soir.

Le ministre de l'intérieur a présenté au Congrès un projet de loi pour l'appel sous les armes de 33,000 hommes.

Darmstadt, 16 février.

Chambre des députés.

La Chambre vote une résolution par laquelle elle invite le gouvernement à presser la Diète de mettre fin aux retards inexcusables mis à la solution de la question de succession et, dans tous les cas, à reconnaître immédiatement lui-même le duc Frédéric. La Chambre demande que le gouvernement de concert avec les autres gouvernements fidèles à la Diète, garantisse les droits de la Diète, des Duchés et de leur souverain, même par les moyens extrêmes. La Chambre demande enfin une occupation plus forte du Holstein par les troupes fédérales ainsi qu'une participation de celles-ci à l'occupation du Sleswig.

Dresde, 16 février.

Le Journal de Dresde annonce que le général de Manteuffel est arrivé cette nuit de Berlin et qu'il a été reçu ce matin par le Roi. Le général a eu ensuite une conférence assez longue avec M. de Beust. Celui-ci part ce soir pour Wurtzbourg.

Londres, 16 février.

Consolidés anglais 91 3/8.
Il a été déposé 10,000 liv. st. à la Banque d'Angleterre.

On a des avis de Bombay du 29 janvier. L'Alabama avait brûlé un autre navire américain sur la côte occidentale des Indes.

Les premiers navires chargés de la pose du câble électrique de Perse étaient partis de Bombay.

Londres, 17 février.

Une dépêche officielle annonce que la Suède n'a pas appuyé la proposition d'un armistice entre le Danemark et les deux grandes puissances allemandes. La Suède n'a pas davantage recommandé le retrait de la Constitution de novembre.

Vienne, 16 février.

Les journaux de ce soir annoncent que M. Rogawski, membre du Reichsrath pour la Galicie, a été arrêté hier.

Le Wandler annonce qu'un escadron de dragons, envoyé en expedition, est revenu, le 10, à Varsovie dans le plus grand désordre. Un seul officier conduisait le détachement.

Le général Kotzebue vient d'être adjoint au général Berg comme *ad latus* pour le commandement des troupes.

Le député polonais Rogawski qui arrêté en automne, avait été mis en liberté par ordre du Reichsrath vient d'être arrêté de nouveau.

Francfort, 17 février.

Le comité doit présenter demain son rapport à la Diète sur la proposition d'une augmentation des troupes fédérales dans le Holstein.

Flensburg, 16 février.

En partant pour Gravenstein, le feld-maréchal de Wrangel a pris cordialement congé des notabilités de la ville, en exprimant l'espoir que le Schleswig serait bientôt délivré des calamités de la guerre.

Copenhague, 15 février, soir.

Le ministre de la guerre publie un rapport où il est dit que l'ennemi a concentré des forces considérables à Ulderup et qu'il a envoyé aujourd'hui une patrouille jusqu'à Nübel, mais que cette patrouille s'est retirée après un échange de quelques coups de fusil.

Le Fædrelandet dit que le gouvernement n'a reçu aucune proposition d'armistice.

Francfort, 16 février.

Les commissaires fédéraux dans le Holstein, répondant à une lettre de la commission en date du 9 février, ont déclaré qu'ils donnaient leur démission dans le cas où la Diète nourrirait quelque méfiance à leur égard.

Munich, 16 février.

On lit dans la Gazette de Bavière : Le général de Manteuffel aide-de-camp du Roi de Prusse, est arrivé à Dresde pour conclure avec le gouvernement saxon un arrangement entre les troupes saxonnes et les troupes prussiennes dans le Holstein.

M. le général comte de Montebello, commandant supérieur de l'armée d'occupation de Rome, a fait, ces jours derniers, une grande inspection à l'effet de constater de visu la manière dont sont surveillées les frontières du côté de Cefrano. « On nous assure, dit l'Italie, que M. le comte de Montebello a donné des ordres très sévères pour l'arrestation et la remise immédiate aux troupes italiennes de tout malfaiteur surpris dans cette zone. »

D'après ce qu'on nous écrit de Rome, dit la Nation, l'ambassadeur français près le Saint-Siège ferait en ce moment de respectueuses démarches auprès du gouvernement pontifical pour arriver à la dissolution du corps des zouaves pontificaux. Si le fait raconté par la Nation pouvait être exact, on reconnaîtrait qu'il serait plus opportun encore. Quel meilleur moment, en effet, pour le Saint-Père, de licencier le petit nombre de soldats qu'il entretient, quel meilleur moment que celui où le cri de : Rome ou la mort ! retentit dans tous les coins et recoins révolutionnaires de l'Italie ?...

Danemark.

Les nouvelles reçues du théâtre de la guerre ont peu d'importance. Les prussiens occupent maintenant les principales positions militaires du Holstein, Altona, Kiel et Neumünster, ainsi que Frédéricstorf en Sleswig.

Les troupes austro-prussiennes se préparent à faire le siège de Duppel.

Il a été dit-on décidé que les prussiens seraient spécialement chargés de cette attaque. La division prussienne de la garde, qui n'a pas encore donné, formerait l'avant-garde et le prince Frédéric-Charles en aurait le commandement en chef.

Les armements continuent de la part du Danemark, dit la Gazette allemande du Nord ; le navire cuirassé à coupole, Rolff-Kræke, est parti pour l'île d'Alsens afin d'empêcher le passage des troupes austro-prussiennes.

Il résulte des rapports officiels que les navires de guerre danois ont reçu l'ordre de saisir tous les navires des Etats de la Confédération germanique. Le bruit que le cabinet de Copenhague aurait ordonné d'empêcher de cette mesure les navires de quelques gouvernements allemands se trouve ainsi démenti.

Le bruit a couru, dit le Bulletin de Paris que le cabinet des Tuileries adhérerait à la proposition de Conférences mis en avant par l'Angleterre dans le but de régler amiablement le différend dano-germanique. Mais d'autre part, on assure que le Danemark refuse expressément d'accéder à toute proposition qui ne serait pas précédée de l'évacuation du Holstein et du Sleswig. Quant à la Suède, non-seulement elle n'abandonne point le roi Christian, mais elle lui conseille, dit-on, de ne point retirer la constitution de novembre. Si donc il était vrai que le cabinet des Tuileries eût adhéré à la démarche du gouvernement anglais, il n'en pourrait sortir qu'une Conférence à deux puisque toutes les parties spécialement intéressées élèvent des prétentions formellement exclusives de tout accord préalable.

Une dépêche officielle de Copenhague dit qu'on peut considérer comme certain que le gouvernement danois n'acceptera pas d'armistice sur la base d'une évacuation des provinces de terre ferme du Sleswig.

Le Dagbladet déclare qu'il n'y a pas d'armistice acceptable, tant que l'ennemi n'aura pas évacué le Sleswig et rétabli le gouvernement du roi dans le duché et le statu quo comme avant le 31 janvier.

Des lettres adressées de Copenhague, le 12, aux Nouvelles de Hambourg, constatent un revirement dans l'opinion danoise au sujet de l'évacuation de Danewirke. Aucun cri malveillant ne s'est élevé au moment du débarquement du général Meza. Il régnerait, par contre, beaucoup d'exaspération contre la Suède.

On écrit de Podolie à la Gazeta Narodowa, de Lemberg :

Les autorités moscovites sont très sérieusement alarmées ici. Le gouverneur de Podolie, Branschewig, qui n'avait ja-

mais cru au soulèvement de la Podolie, dit aujourd'hui lui-même que l'insurrection doit éclater à la fin de février, et il a pris des mesures rigoureuses en conséquence. Un jour ayant réuni les paysans dans les environs de Kamieniec, il leur a adressé le speech suivant :

« Si un Polonais veut vivre parmi nous, il doit se tenir tranquille, dans ce cas nous ne lui ferons aucun mal ; mais celui qui oserait s'insurger, fût-il le plus grand seigneur, doit être garrotté et remis entre mes mains. Vous devez être fiers de la confiance que le czar met en vous ; il a ordonné de vous distribuer des armes ; vous êtes donc tenus de défendre votre liberté et les droits de l'homme dont le czar libérateur vous a dotés. Le mot de Polonais pour moi est synonyme de coquin et pillard. N'oubliez pas que tout ce que vous possédez, vous le tenez du czar ; la terre et la liberté. »

Sans être optimiste, je puis vous assurer que les dispositions de la population de Podolie ont changé de tout au tout dans un sens favorable à la cause nationale.

Les perquisitions domiciliaires et les arrestations ne se discontinuent pas ici. Dans la seule province de Podolie, on compte en ce moment 340 prisonniers politiques.

Les autorités moscovites ont adressé aux chefs de la police des districts la circulaire suivante :

« Une insurrection doit éclater dans cette province au mois de février. Vous êtes donc invité à arrêter tous les jeunes gens au moindre prétexte. »

Par suite, il suffit de se trouver quelques personnes ensemble dans la rue, de parler polonais, de porter des bottes à longues tiges, d'avoir trop longtemps la nuit de la lumière chez soi, etc., etc., pour être arrêté.

Branschewig ne cesse de répéter : Ils s'insurgeront au printemps ; mais si cela est, nous remettrons en pratique le système de Bibikoff. C'est l'unique moyen d'arriver à un résultat favorable et de nous débarrasser des Polonais.

Le mouvement national a pénétré toutes les classes de la société. Branschewig est parti de Kamieniec pour faire une tournée de propagande dans les provinces. Les Moscovites ne peuvent arracher aucun aveu à leurs prisonniers. Aussi tous leurs jugements sont-ils conçus à peu près dans les termes suivants : « Bien que l'inculpé n'ait rien dit et qu'il n'existe pas de preuves contre lui, mais vu les considérations qui portent à le croire coupable, il est condamné à l'exil en Sibérie. »

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 19 FÉVRIER 1864.

— N° 4. —

BLEND A

CHAPITRE III.

(Suite).

— Au moins vais-je m'occuper tout d'abord de ce que deviendront ceux que j'abandonne ici.

— Tu veux parler de tes fleurs, de tes pigeons et de ta vieille paralitique ?

— Précisément.

— Tes dispositions seront bientôt prises. Anders Persson, qui viendra à l'autonne occuper cette maison-ci, a une fille excellente, la petite Christine. Tu lui legueras ton parterre, et pour qu'elle s'en occupe avec plaisir, tu lui feras cadeau de ton petit châtelet moucheté de jaune, qui est trop déteint pour que tu le portes étant à Stockholm. Et si tu veux qu'elle se trouve bien payée de ses peines, tu n'as qu'à lui

donner aussi ta boîte à odeurs en carton.

— Merci, bonne mère ! elle aura tout cela ; et puis je la prierais si affectueusement de bien soigner mes fleurs qu'elle le fera, j'en suis sûr. Mais les pigeons ?

— Nous les donnerons à la femme du Riksdagsman ; comme elle en a déjà, ils se trouveront en grande société et ne manqueront jamais de pâture. Puis, quand nous serons dans une assez bonne position pour les reprendre, nous les ferons venir à Stockholm.

— O mon Dieu ! tu soulages et tu réjouis mon cœur !... La seule espérance de les revoir un jour me rend heureuse... Il ne reste plus maintenant que Brigitte.

— Eh bien, tu travailleras chaque soir une demi-heure de plus qu'il ne serait nécessaire pour nos besoins ; le produit de ces demi-heures supplémentaires formera, à la fin du mois une petite somme, et tu l'enverras à la bonne vieille dans une lettre, dont le pasteur adjoint lui donnera lecture bien volontiers.

Blenda se jeta dans les bras de sa mère sans prononcer un seul mot ; mais ses yeux parlaient un langage assez intelligible.

Quand elle eut fait toutes ses visites et apaisé ses petits remords, elle fut, comme l'avait prédit madame de Kuhlén, la première à revenir sur le chapitre des grands événements qui allaient, sans aucun doute, se produire dans leur nouvelle existence.

Nous franchissons un intervalle de trois semaines, durant lesquelles les préparatifs du départ occupèrent toutes les pensées de nos dames, et nous les retrouvons à leur première station, à Wenersborg.

IV.

Le 2 juillet de l'année 1832 fut le jour remarquable où notre héroïne commença son ère nouvelle, c'est-à-dire où elle arriva à Wenersborg avec sa mère, dans la voiture à deux chevaux du Riksdagsman, dans laquelle elle avait aussi trouvé place la valise, qui n'était pas précisément des mieux garnies, à côté de deux tonneaux de beurre, du jambon et des fromages, emballés avec soin dans de la grosse toile grise.

Sauf quelques excursions à Skara, Blenda n'avait pas encore mis les pieds dans une ville. Mais elle en avait tant vu dans ses lectures et elle y avait si souvent vécu en imagination, que Wenersborg ne l'ébahit pas le moins du monde.

Wenersborg n'était d'ailleurs qu'un chef-lieu sans importance aucune aux yeux des gens qui se rendaient dans la capitale.

Il était environ deux heures de l'après-midi.

Non loin de la ville, on avait tiré le dernier repas de la corbeille aux vivres, et comme le bateau à vapeur n'était attendu que vers sept ou huit heures, madame de Kuhlén se proposait d'employer ce laps de temps à l'achat des objets destinés à embellir Blenda et à la favoriser un peu elle-même.

Quant à l'humeur de nos dames en ce grave moment, la vérité nous oblige de dire qu'elle n'était, chez aucune des deux, aussi heureuse que quand nous les avons quittées — non que l'honorable dame eût doute une seconde que tout ne finit par aller à ravir, ou que Blenda eût envisagé avec une sorte de chagrin la vie de travail

incessant qui l'attendait, car quelque événement imprévu en romprait assurément la monotonie ; mais les adieux au tonbeau du mari et du père et aux modestes foyers où elles avaient vécu si longtemps heureuses — et, d'un autre côté, l'ouragan qui durait depuis la nuit précédente — avaient calmé leur imagination, d'autant plus qu'elles ne pouvaient espérer, ni l'une ni l'autre, être des héroïnes dans leur voyage sur le lac.

Le Riksdagsman avait engagé ses anciennes voisines à descendre à son quartier habituel ; mais madame Emérence était trop jalouse de sa dignité pour accepter pareille proposition.

Une dame noble et sa fille, qui sortaient d'une auberge de bas étage — impossible ! si la société du bateau à vapeur voyait cela, personne ne ferait attention à elles.

Nou, il fallait que l'on vit qu'elles étaient descendues dans le premier hôtel, et il leur suffirait de s'y faire servir une tasse de café, pour dire qu'elles prenaient quelque chose, car la chambre ne coûtait rien quand on ne couchait pas, avait assuré le commissaire.

La voiture s'arrêta donc devant le quartier du Riksdagsman, où l'on déposa les bagages pour qu'il pût les porter à bord ; puis il indiqua aux dames un magasin de modes, où elles renouvelèrent leurs coiffures, et il les conduisit ensuite à l'hôtel, où elles obtinrent, au premier étage, à côté de la grande salle de danse, une chambre qu'on ne leur eût sans doute pas donnée, si elles s'étaient présentées avec leurs vieux manteaux de voyage et leurs chapeaux de cotonnade grise à pois. Blenda était si ravissante avec sa robe de deuil toute neuve et son petit chapeau de paille

à la mode garni d'un voile noir, et ses boucles soyeuses tombaient si gracieusement sur ses joues que personne ne pouvait résister à l'impression agréable qu'elle produisait, et qui redoublait de puissance quand elle parlait de sa voix douce et mélodieuse.

Les titres de ces dames n'échappèrent pas aux oreilles de la servante.

« J'informerai plus tard *hennes nåd* et mademoiselle de l'arrivée du bateau à vapeur, » dit le Riksdagsman en leur adressant de la tête un cordial adieu, auquel la mère et la fille répondirent par un amical serrement de main.

Voilà donc nos dames seules ; elles attendent leur café, et se préparent à aller, dès qu'elles l'auront pris, convertir en châtelet, en souliers et en voile — car jusqu'ici on n'avait pensé qu'à la tête — les derniers restes de la bonne Blackros, l'unique vache chérie de M^{me} Emérence.

« Dieu soit loué, Blenda ! nous voici au moins au début ! dit M^{me} Emérence en débattant son ridicule et en examinant le contenu... Je voudrais bien savoir qui est encore logé ici ! As-tu fait attention à ce beau jeune homme debout devant la porte au moment de notre passage ?

— Et qui ne cessait de me regarder, de façon que je n'ai pu l'examiner comme il faut, interrompit Blenda avec ingénuité.

— Il te devrait réellement les yeux ; — au surplus, je n'en suis pas du tout surprise ; je n'ignorais pas que tu attirerais l'attention dès que tu mettrais le pied dehors. Si je savais seulement qui est ce jeune homme... Voyons si j'ai bien tout... peigne... pommade... étui... Il a l'air très distingué, quoiqu'il soit fort brun... Le peloton de fil blanc... et celui de fil noir... La ficelle... mes lunettes... ô mon Dieu !